

# Colloque de lancement de la plateforme culturelle ONE OF US

Samedi 23 février 2019  
Palais du Luxembourg

« L'avenir de la culture européenne et le réveil des intelligences »

DOSSIER DE PRESSE



## Lancement de la plateforme culturelle ONE OF US

À l'initiative de la Fédération européenne One of Us, représentée par quarante organisations présentes dans dix-neuf pays de l'Union européenne, est lancée le 23 février à Paris la plateforme culturelle One of Us, au cours d'un colloque en présence du professeur Rémi Brague, de l'Institut de France.

Elle est consacrée à l'avenir de l'Europe. Cette journée s'adresse aux philosophes, historiens, juristes, médecins européens désireux de s'associer au renouveau d'une Europe fidèle à la dignité humaine, dans le cadre de cette plateforme commune.

La présidence de la journée est assurée par M. Jaime Mayor Oreja, président de la Fédération One of Us, ancien ministre (Espagne), ancien membre du Parlement européen.

### Dans ce dossier :

#### p. 4 et 5 - Le programme

Le programme de la journée du 23 février

#### p. 6 à 9 - Le manifeste

Le manifeste de ONE OF US : « Pour une Europe fidèle à la dignité humaine »

#### p. 11 à 17 - Dans la presse

p. 12 Tribune de Rémi Brague

p. 13 Tribune de Jean-Marie Le Méné

p. 14 Entretien avec Jaime Major Oreja

p. 15 Entretien avec Pierre Manent

#### p. 19 à 31 - Les interventions

p. 20 Mot d'accueil de Thierry de La Villejégu

p. 22 Intervention du professeur Rémi Brague

p. 26 Intervention du professeur Pierre Manent

p. 30 Intervention du professeur Olivier Rey



## Programme de la journée

« L'avenir de la culture européenne et le réveil des intelligences »

- 10h Accueil  
Thierry de La Villejégu, directeur général de la Fondation Jérôme Lejeune, vice-président de la Fédération One of Us
- 10h30-11h Séance plénière (20 mn)  
Pr. Rémi Brague, de l'Institut : « Le réveil de l'intelligence en Europe, pour l'Europe »  
Speakers (4 mn)  
Portugal : Isabelle de Braganca  
Pologne : Pr. Andrzej Nowak  
Espagne : Alfonso Bullón de Mendoza
- 11h30-12h Séance Plénière (20 mn)  
Mme Katalin Novák, secrétaire d'État à la famille, la jeunesse et les affaires internationales (Hongrie)  
Pr Assuntina Morresi Neurochirurgien, ambassadeur de One of Us (Italie),  
Speakers (4 mn)  
Allemagne : Cornelia Kaminski  
Pays-Bas : Michiel Hemminga  
Espagne : María San Gil Noain
- 12h-12h30 Séance Plénière (20 mn)  
Pr. Olivier Rey, CNRS, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne : « La déconstruction de la nature : une crise anthropologique »  
Speakers (4 mn)  
Roumanie : Anca María Cernea  
Autriche : Georg Simbruner  
Grande Bretagne : Christopher Ryan

## Programme de la journée

« L'avenir de la culture européenne et le réveil des intelligences »

- 12h45-14h30 Déjeuner
- 14h30-15h10 Séance Plénière (20 mn)  
Pr. Pierre Manent, directeur d'études à l'EHESS : « L'unité européenne au défi de la déconstruction de la politique »  
Speakers (4 mn)  
Malte : Tonio Borg  
Belgique : Marguerite Peeters  
Slovaquie : Martin Luterán
- 15h15-16h15 Séance Plénière (15 mn)  
Jaime Mayor Oreja, président de la Fédération One of Us (Espagne) : « La plateforme culturelle One of Us : son présent et son avenir »
- Questions aux intervenants (R. Brague, P. Manent, O. Rey)
- 16h15-16h45 Séance de clôture
- Remise du prix One of Us
- Conclusion du colloque
- 16h45-17h00 Fin du colloque



# Le Manifeste

## Pour une Europe fidèle à la dignité humaine

Au cours de ces dernières décennies, l'Europe semble avoir perdu le moral. De nombreux signes de découragement apparaissent. Il s'agit moins d'un conflit entre plusieurs visions de l'Europe que d'une crise morale profonde qui menace sa survie en tant que civilisation. L'enjeu est de savoir si cette crise est l'occasion d'une renaissance ou l'annonce d'un crépuscule, la fin de l'Europe.

### La crise actuelle

L'Europe, depuis bien des siècles, vit de la fidélité à un triple héritage reçu de la philosophie grecque, du droit romain et des religions issues de la Bible : judaïsme et christianisme. À cet héritage, il faut ajouter deux créations propres à l'Europe : la science moderne et la reconnaissance des libertés fondamentales. Sans cet héritage, la culture européenne et ses grandes créations artistiques ne sont pas intelligibles. Il n'est pas surprenant que l'Université ait été l'une des expressions les plus élevées de la civilisation européenne : sa grande institution culturelle. La grandeur de l'Europe, sa mission commune à l'égard des peuples et des nations, dérive de ce triple héritage et de ses deux grandes créations.

C'est aussi dans cet esprit que certains des pères fondateurs de la Communauté européenne ont agi, dans le but de rendre impossible une guerre en Europe. C'est dans le même esprit qu'aujourd'hui [la fédération] Un de Nous entend défendre la vie en s'opposant à certaines dérives présentes dans l'Union européenne.

Si l'Europe meurt, ce sera par son infidélité à elle-même. En effet, la crise actuelle trouve sa source dans la dégradation de ces cinq éléments constitutifs de son identité.

1/ La philosophie a subi une double attaque : la négation de sa définition authentique comme la recherche de la vérité, et son remplacement par d'autres formes de recherche, en particulier scientifique, sans doute estimables, mais d'un autre ordre.

2/ L'esprit du droit romain agonise devant le positivisme juridique qui prétend que n'importe quel contenu peut être du droit s'il adopte la forme de la loi d'un État approuvée par une majorité et devant un « usage alternatif du droit » au service d'intérêts politiques ou idéologiques.

3/ Un laïcisme radical et militant se répand qui propage une sorte de

« christophobie ». On dénigre non seulement la foi chrétienne et sa valeur, mais la contribution même du christianisme à la culture européenne, alors que, en réalité, l'Europe lui doit de toute évidence le plus clair de son art, de sa pensée et de ses mœurs.

4/ La science n'est pas non plus à l'abri des menaces, parmi lesquelles le mépris de la science pure, le relativisme et l'idolâtrie de la technique.

5/ L'État de droit se défend difficilement contre ses propres erreurs mais aussi contre les régimes totalitaires ou démagogiques et contre les actions de ceux qui cherchent à imposer leurs revendications par l'émeute et la violence.

Les symptômes qui confirment ce diagnostic ne manquent pas. Parmi eux, le faible taux de natalité, la crise de la famille et du mariage, la négation de l'identité culturelle de l'Europe et des éléments qui la constituent, l'essor du relativisme, le multiculturalisme, les attaques contre la liberté de conscience et d'expression, la négation du sens de la vie, le refus de l'objectivité des principes et des règles morales, l'acceptation sociale de l'avortement, de l'euthanasie et d'autres attentats contre la dignité de la vie humaine, l'idéologie du genre et certaines formes de féminisme radical, les

injustices comme la misère, la dégradation du cadre de vie, les guerres ou l'exploitation des enfants, la négation du sens de la souffrance considérée comme le mal suprême, la dissimulation de la mort, le mépris de la personne comme être unique et responsable, l'expansion de l'athéisme. En somme, la déshumanisation de l'homme.

### La marque du christianisme

Ces derniers faits — l'expansion de l'athéisme et sa conséquence, la négation de la condition humaine dans ce qu'elle a de plus sacré — plus que des symptômes, sont les principales causes d'une crise qu'il est seulement possible de surmonter en renouant avec le sens de ces grandes réalités menacées : la philosophie, le droit, la religion, la science et la garantie des libertés fondamentales.

Parmi les contributions des religions bibliques, et notamment du christianisme, à la formation de l'esprit européen se trouvent l'idée d'un Dieu personnel et de l'amour comme essence de Dieu, la conception de la personne et de sa dignité, le sens de la création, l'espérance d'une vie épanouie et immortelle, la liberté et la responsabilité de l'homme (notion partagée avec la pensée classique), l'idée de la conscience ou de la subjectivité et de la primauté de la vie intérieure où se trouve la vérité, le pardon et le commandement de l'amour, le développement du concept de la souveraineté du peuple, de la liberté et des droits de l'homme.

Ce n'est que dans l'espace où le christianisme a marqué les esprits et les institutions qu'ont pu apparaître et survivre les Lumières, les régimes politiques modernes et la science mathématisée de la Nature. Ce que nous craignons n'est donc pas la Modernité, mais seulement ses égarements, qui sont peut-être dominants aujourd'hui. Nos adversaires ne sont pas la liberté, la raison et la science, mais le despotisme, les débordements irrationnels de l'affectivité et l'ignorance. Nombreux sont ceux qui déplorent les maux dont nous souffrons, mais qui contribuent à détruire, sans doute sans le savoir, ce qui pourrait les guérir. Ils déplorent la maladie tout en méprisant son traitement.

### Ce que nous voulons

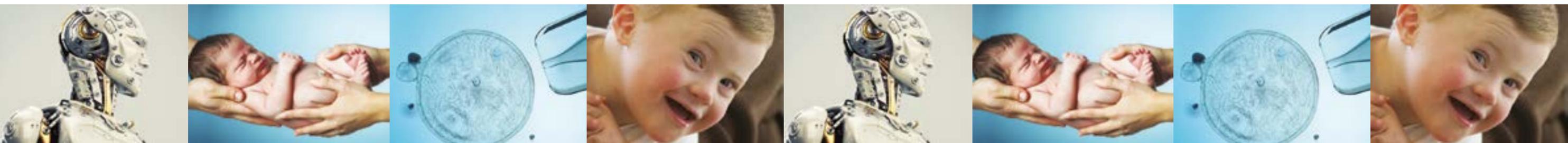
« Un de Nous » souhaite contribuer au rétablissement de l'Europe comme force morale positive par le rétablissement de ses principes et valeurs fondamentales.

L'Europe doit retrouver le chemin de la primauté de l'esprit sur la matière et de l'excellence. Elle doit abandonner le chemin du faux égalitarisme et du relativisme. L'une des clés se trouve dans la réforme de l'éducation, qui doit retrouver, renforcer et diffuser les apports bénéfiques de la civilisation européenne.

Les biens matériels nécessaires à la vie doivent être au service du bien commun. Le système propre à l'Europe est l'économie sociale de marché. Celle-ci sera toujours préférable aux systèmes collectivistes, tant qu'elle considère que les lois du marché elles-mêmes ne sont pas applicables à tous les secteurs de la vie sociale. Il existe des réalités et des biens, en grand nombre, comme les Romains l'avaient déjà compris, qui sont hors du commerce des hommes.

Nos efforts visent à réveiller la conscience européenne, fondée sur le patrimoine commun spirituel et culturel qui a forgé l'Europe et sur une loyauté commune à l'égard des droits fondamentaux de la personne. À cette fin, nous voulons sensibiliser l'opinion publique et nous prendrons position sur les questions les plus pertinentes qui se présentent aussi bien dans la vie politique que dans les débats entre citoyens.

Nos priorités - Nous orienterons particulièrement nos réflexions et nos actions sur les priorités suivantes :



#### – Affirmation de la vie

Le droit à la vie dépend de la simple appartenance à l'espèce humaine, et non pas de facteurs circonstanciels tels que l'âge, le sexe, le degré de développement ou la possession de capacités déterminées. L'embryon humain possède le génome propre à notre espèce, avec des caractéristiques qui en font un individu unique, irremplaçable et différent de sa mère et de son père. Dès la conception, un nouvel être humain est engendré et se développe de manière continue, coordonnée, graduelle et autonome si rien ne l'en empêche.

Un de Nous défendra la vie de l'enfant à naître avec des propositions qui, en fonction des circonstances, viseront à assurer une plus grande protection de la vie humaine depuis sa conception jusqu'à la mort naturelle.

De la même façon, Un de Nous veillera à ce qu'on respecte l'identité génétique humaine. Elle s'opposera aux expériences d'édition génétique d'embryons humains visant à les « améliorer » ou à leur donner des caractéristiques déterminées, tout spécialement alors que la sécurité de ces procédés n'atteint pas le minimum qu'on peut exiger en éthique médicale. Les nouvelles récentes relatives à des interventions d'édition génétique sur des zygotes humains rendent urgente une telle prise de position.

La protection de la vie humaine est également en train de s'affaiblir à son autre extrême : la vieillesse, l'incapacité ou la maladie incurable. Un de Nous luttera contre la légalisation de l'euthanasie et contre l'acharnement thérapeutique. Elle favorisera en revanche les soins palliatifs qui respectent la vie de la personne en stade terminal.

#### – Protection de la famille fondée sur le mariage de l'homme et de la femme

La tendance à présent dominante en Europe est au déclin du mariage comme fondement de la famille. L'orthodoxie « progressiste » défend et encourage « l'apparition de nouveaux modèles de familles ». Nous pensons, au contraire, que nous vivons une crise de la famille, qui a des effets très nocifs pour l'avenir de notre société.

Un de Nous s'oppose à la redéfinition du mariage (aujourd'hui l'introduction du mariage entre les personnes du même sexe, demain la polygamie, etc.) et soutiendra les mesures visant à protéger la famille fondée sur le mariage entre un homme et une femme.

#### – Encouragement de la natalité et sensibilisation à « l'hiver démographique »

Un taux de natalité nettement inférieur à celui qui permet le renouvellement des générations mène le continent au déclin socio-économique, rend l'État social intenable à long terme et, si cette situation se prolongeait durablement, aboutirait à la pure et simple extinction.

Un de Nous soutiendra les mesures visant à encourager la natalité. Et elle sensibilisera la société européenne à la gravité de l'hiver démographique.

#### – Affirmation de la binarité sexuelle et rejet de l'idéologie de genre

L'humanité se compose d'hommes et de femmes. La prétendue « théorie du genre » prétend cependant remplacer la notion biologique du sexe par la catégorie culturelle du « genre », qui serait construite et conventionnelle. Cette idéologie, qui n'a aucun fondement scientifique et supprime l'un des principaux piliers anthropologiques (l'humanité sexuée), veut s'imposer comme modèle éducatif.

Un de Nous œuvrera pour qu'un tel modèle ne s'impose pas ; elle favorisera une éducation sexuelle et affective intégrale qui respecte les convictions morales des familles et n'implique pas une sexualisation prématurée de l'enfance.

#### – Affirmation de la liberté de pensée, d'expression et d'éducation

Nous sommes dangereusement proches d'une dictature du « politiquement correct ». Une nouvelle orthodoxie asphyxiante qui, paradoxalement, coïncide avec le relativisme intellectuel et éthique le plus absolu, étouffe la liberté du débat dans toute l'Europe, que ce soit dans les universités, les parlements et les médias.

Un de Nous défend la liberté de pensée, d'expression et d'éducation dans tous les domaines de la coopération européenne et dénoncera, là où cela se produira, l'usage fallacieux du « délit de haine » ou de l'interdiction des « discriminations » comme outil de terreur et d'uniformisation idéologique.

#### – Affirmation de la reproduction naturelle ; opposition à la « gestation pour autrui »

La prétendue « gestation pour autrui » implique la chosification de la mère porteuse, réduite à un « récipient » [utérus] dépersonnalisé, et la marchandisation de la reproduction (location de ventres).

À cet effet, Un de Nous soutient l'interdiction de la GPA tout en encourageant pour les couples formés d'un homme et d'une femme ayant des difficultés pour engendrer ou porter l'enfant, les alternatives licites telles que l'adoption. Elle s'opposera également à la fabrication éventuelle d'utérus artificiels comme alternative à la reproduction naturelle.

#### – Développement des potentialités de la nature humaine

Les progrès des technologies NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, informatique, science cognitive) pourraient permettre rapidement l'altération des fondements même de la nature humaine.

Il n'est pas sensé de projeter une telle altération, alors que tant d'aspects inhérents à la nature humaine telle qu'elle est déjà restent à promouvoir. Ainsi, le développement de la solidarité, le respect d'autrui, l'amélioration des conditions de vie, tout spécialement dans les pays moins avancés, la lutte pour améliorer la santé, l'éducation et tout ce qui contribue au bien-être, etc.

Un de Nous s'oppose donc aux projets dits « transhumanistes » : la modification génétique de l'embryon humain, la création du « surhomme » en laboratoire, la cryogénéisation humaine. Ces pratiques pourraient impliquer la fin de l'unité de l'espèce — qui serait alors divisée en plusieurs humanités avec des capacités diverses — et même mener à la fin de l'homme tel que nous le connaissons.

### Conclusion

Ainsi, Un de Nous cherche à promouvoir la vie humaine dans toutes ses dimensions en redonnant force aux principes et aux idéaux qui ont permis la naissance et la continuation de la civilisation européenne. Nous sommes davantage animés par l'enthousiasme et l'espoir que par nos motifs de mécontentement, voire de souffrance. Dans le désordre et l'agitation, nous voulons l'ordre juste et la sérénité. Dans l'obscurité, nous cherchons la lumière.



Dans la presse



## Libérer les intelligences

Publié dans :

LE FIGARO

Le 23 février prochain à Paris, lors d'un colloque organisé par la fédération européenne One of Us et la Fondation Jérôme Lejeune, nous lançons avec plusieurs intellectuels européens une plateforme de réflexion, qui se donnera pour objectif de tirer au clair la conception de l'homme sur laquelle repose notre civilisation.

Il s'agit de « libérer les intelligences européennes ». On peut sentir un peu partout, en faveur de certaines idées, une terreur douce, discrète, mais d'autant plus efficace. Elle exclut par avance certaines questions, sacralise de prétendues « avancées » supposées irréversibles, livre les uns aux ricanements et à la culpabilisation et promeut la carrière des autres, répercute les idées reçues et tue par le silence celles qui s'en écartent.

Nous disons « libérer les intelligences ». Et non : donner libre cours aux passions. Et non : se laisser emporter par tous les fantasmes. Et non : se laisser envahir par des sentiments paralysants ou exaltés. Nous parlons des intelligences européennes : c'est en Europe que la terreur intellectuelle sévit, c'est là aussi qu'il nous faut œuvrer à la libération.

Notre tentative se replace dans l'héritage de tous ceux qui ont défendu la raison, la liberté et la dignité de tout homme. Quelques noms suffiront : saint Grégoire de Nysse qui, au IV<sup>e</sup> siècle, protesta contre l'esclavage ; le pape Innocent III qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, mit fin à l'ordalie ; les jésuites allemands qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, s'élevèrent contre les procès de sorcellerie et la torture ; plus tard, les enquêteurs qui décrivent la misère ouvrière, les députés qui limitèrent le travail des enfants, les travailleurs qui se regroupèrent en syndicats.

Aujourd'hui, ce pour quoi nous nous engageons, la vie, la raison, la liberté, l'égalité de tout homme de sa conception à sa mort naturelle, pourrait passer pour des évidences. Peut-être y eut-il un temps où, ces principes étant paisiblement possédés, il fallait seulement les faire respecter. Cela se faisait souvent plutôt mal que bien. L'examen de conscience pour les fautes commises est une bonne chose, tant que celles de nos ancêtres ne nous cachent pas les nôtres. Quoi qu'il en soit du passé, nous vivons à une époque où il faut réaffirmer ces évidences.

Libérer les intelligences. Pour quoi faire ? Rien de particulier. La liberté est une fin en soi. Être libre, c'est pour chaque chose aller jusqu'au bout de ce qu'elle peut être. Les intelligences se libèrent pour faire ce pour quoi elles sont faites : la vérité, celle de toute personne, celle autour de laquelle on peut se rassembler dans la paix.

Nous ne défendons aucun groupe. Notre seul club est le genre humain. Nous ne défendons les intérêts de personne, et surtout pas les nôtres. Au contraire, nous cherchons à étendre la protection à ceux qui ne peuvent pas encore, ou ne pourront jamais, ou ne peuvent plus, faire valoir eux-mêmes leurs droits : les travailleurs exploités dans un système économique de libre-échange mondialisé, les embryons condamnés parce qu'ils ne sont pas l'objet d'un « projet parental », les grabataires réduits à leur inutilité et à leur coût, les femmes pauvres prêtes à louer leur ventre pour satisfaire le prétendu « droit à l'enfant » d'hommes riches.

Pourquoi prenons-nous la parole ? Nous n'avons pas choisi de nous sentir responsables de ce qui concerne tous les hommes, et en devoir de parler. Nous n'avons qu'une peur, c'est que la postérité nous accuse de non-assistance à civilisation en danger. Malheur à nous si nous nous taisons !



Publié dans :

La Fédération ONE OF US regroupe 40 associations - issues de 15 pays européens - qui, suite à l'Initiative Citoyenne Européenne sur la protection de l'embryon humain déposée en 2014, continue de porter la voix des 2 millions de citoyens demandant des politiques européennes respectueuses de la vie humaine.

Elle organise un colloque à Paris le 23 février, au Palais du Luxembourg. Il a pour objectif de s'armer contre le relativisme qui sévit en Europe et de réveiller les consciences et les intelligences. Il débouchera sur la création d'une plateforme culturelle européenne regroupant des intellectuels et universitaires européens.

Le monde a changé. L'homme a concrétisé le projet de se définir, de se construire, de se modifier et de se détruire. Chaque matin, il décide d'être ou de ne pas être. C'est le triomphe de la Modernité au sens historique du terme. Plus aucune « grandeur d'établissement » en France et très peu en Europe, plus aucune institution publique ou privée, ne conteste désormais cet acquis de l'autonomie philosophique même si de rares voix isolées s'époumonent encore.

Faut-il aller dialoguer dans des purgatoires éthiques, pinailler sur la rédaction d'un article de loi ou glisser des amendements ? A qui d'ailleurs ? Les amarres aux rives de la sagesse ont été larguées depuis trop longtemps et la vague est trop puissante. Nous avons déjà les réponses à tous les problèmes, toutes les questions, tous les doutes.

La procréation est-elle un marché comme les autres ? Pourquoi pas si ça peut aider. L'embryon humain est-il respectable ? Pas plus qu'un matériau de laboratoire. L'avortement de tous les handicapés est-il légitime ? C'est un « ordre établi » compatible avec la prohibition de l'eugénisme. Mais les lois ne sont-elles pas respectées ? Pour être en règle, on change la règle. Etc. A cela s'ajoutent les débandades, comme le fait de brandir les soins palliatifs en guise de talisman, pour ne pas avoir à articuler un « non » à l'euthanasie. Ou critiquer la PMA pour toutes sans critiquer la PMA tout court. Hélas ! Les soins palliatifs n'empêchent pas plus l'euthanasie que la médecine périnatale n'empêche l'avortement. Et la notion de « projet parental » retenue pour définir l'enfant ne permet plus d'éviter l'extension de la PMA.

Le problème est bien plus profond que l'écume de ces controverses, c'est celui de la légitimité de l'humain. L'humain jouit-il encore d'une quelconque prééminence dans le grand foisonnement du vivant ou l'étalage de la technique ? Si c'est oui, alors il faut le dire vite parce que le marché a ciblé son nouvel eldorado, le corps humain, une énergie renouvelable qui n'a pas de prix, qui n'a même plus aucun prix. La phase de la déconstruction de l'humanisme est achevée. La reconstruction transhumaniste est à l'œuvre. Irons-nous, la corde au cou, en négociant les modalités ? Comme l'écrit le philosophe Rémi Brague, l'enjeu n'est plus celui du Bien comme au XIX<sup>e</sup> siècle, ni celui du Vrai comme au XX<sup>e</sup> siècle, mais celui de l'Être.



ENTRETIEN AVEC JAIME MAYOR OREJA

# One of us, pour libérer la pensée en Europe

propos recueillis par Aymeric POURBAIX

**En 2014, la Fédération européenne One of us avait rassemblé deux millions de signatures, de 19 pays, pour la défense de l'embryon humain. Forte de ce soutien populaire, elle lance désormais une plateforme culturelle en Europe, à l'occasion d'un colloque le 23 février au palais du Luxembourg.**

■ **Comment passe-t-on de la défense de l'embryon humain à la promotion de la culture et de l'intelligence ?**

Jaime Mayor Oreja : Une culture fondée sur l'administration de la mort est probablement l'insulte et l'attaque la plus impitoyable contre la raison, contre l'intelligence. Lorsque l'avortement est devenu une loi il y a plusieurs décennies, la destruction de la personne à naître, légalisée, légitimée et transformée en droit, a ouvert une nouvelle étape : caractérisée par la perversion de la nature humaine, elle a provoqué un très grand désordre dans nos sociétés. Ce débat n'est donc pas du siècle dernier, mais c'est un débat-clé pour l'avenir. Nous n'avons pas le droit de démissionner.

■ **Vous appelez à un "réveil de l'intelligence" : s'agit-il d'un souhait ou de l'observation d'un fait établi en Europe ?**

L'éveil de l'intelligence, très bien développé par Rémi Brague, n'est pas

essentiellement un désir, encore moins l'expression d'une simple observation passive de notre part. Cet éveil est une exigence, un besoin. C'est l'objectif principal et la volonté déterminée de cette plate-forme culturelle de penseurs et d'intellectuels.

■ **Pourquoi le choix de la France pour cette conférence ?**

La France a été à l'avant-garde des mouvements culturels de nature révolutionnaire, rappelons-nous de mai 1968. Elle a également été au cœur et à l'origine de l'Union européenne en tant que communauté de valeurs. Avec cette plate-forme, nous affirmons que nous devons dans une certaine mesure repartir de zéro, dans cet environnement culturel. En vue d'une régénération et d'un renouvellement, voire d'une refondation de l'Europe. Si telle est notre ambition, alors la France doit jouer un rôle moteur. En aucun cas, elle ne peut ni ne doit être absent de cet indispensable réarmement moral.

■ **Nous sommes à quelques mois des élections européennes. Vous est-il possible de vous abstraire de ce contexte politique ?**

Il y a une question à se poser : pourquoi cette crise se manifeste dans tous les pays européens, sans exception, bien au-delà du type des gouvernements ? Les conservateurs britanniques, désormais au pouvoir, traversent une crise brutale après le Brexit. En France, un mouvement politique qui a remplacé les partis politiques traditionnels est aujourd'hui confronté à un grand désordre. En Italie, le populisme règne, de gauche à droite, et le chaos règne aussi dans cette société. L'Espagne a un gouvernement de Front populaire, nationaliste et populiste, qui après une motion de censure, vient de convoquer de nouveau des élections générales. C'est une autre expression de ce désordre.

Tout cela confirme que la crise n'est pas strictement politique, ni économique ou financière. C'est une crise de vérité, de valeurs, de consciences individuelles, d'attitudes personnelles. En bref, une crise de la personne. Les élections européennes du mois de mai marqueront un tournant dans l'expression du désordre actuel, et mènera à une Europe difficile à gouverner.

■ **Vous parlez d'un "purgatoire" politique dans laquelle les chrétiens seraient enfermés. Pour quelle raison ?**

Je pense que nous avons été incapables de prendre place dans un champ

pré ou méta-politique. Dès lors nos idées, nos valeurs ont été exclues du débat politique. D'autre part, les partis politiques n'ont désormais plus pour ambition que de gagner des élections, de prendre le pouvoir. Nous-mêmes n'avons pas assez accordé d'importance aux idées, aux valeurs et aux convictions, car nous étions convaincus que les élections ne se gagnent pas de cette manière. C'est pourquoi nous vivons un purgatoire, pour avoir manqué d'apparaître dans ce débat culturel, par obsession de gagner, en oubliant que l'Europe, par-dessus tout, est une communauté de valeurs.

■ **Qu'attendez-vous comme résultat concret de cette réunion ?**

Faire naître et exister un courant d'opinion en Europe qui défend certaines valeurs. Et pour cela, croire en ce projet, en sa transcendance, et fédérer un groupe de personnes dans chacun des pays européens, avec comme référence principale de la plateforme un homme comme Rémi Brague. Ce n'est donc pas une opération virtuelle, mais une plateforme vivante que nous voulons créer. Et nous sommes convaincus que nous ne pouvons pas espérer de faux miracles, mais que nous devons persévérer. Quelques idées fortes, des personnes authentiques et une volonté de persévérance, voilà nos atouts. ■

<http://www.undenous.fr/>



Jaime Mayor Oreja lors du lancement de la Fédération One of us en 2016 à Paris.

© B.M. REGNAULT / ONE OF US

## Un colloque pour le "réveil" des intelligences

150 intellectuels et universitaires de toute l'Europe seront réunis sous le patronage du professeur Rémi Brague, de l'Institut de France, pour débattre de l'avenir de la culture européenne et du réveil des intelligences. Le tout dans un contexte où l'Europe est en panne de sens, car mise à mal par le « relativisme », comme le dit Jean-Marie Le Méné, président de la Fondation Jérôme Lejeune et un des principaux artisans de la rencontre.

Tout au long de la journée se succéderont des philosophes, dont Pierre Manent, directeurs d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, et Olivier Rey, du CNRS. Ainsi que des historiens, juristes, médecins, dont la mission consistera à oeuvrer au renouveau de l'Europe par la pensée. Car « si l'Europe reste la tête pensante du monde, explique Rémi Brague, et si le proverbe est vrai selon lequel la tête est ce par quoi le poisson pourrit, alors il se trouve que nous avons notre place juste là où tout risque de se décomposer. Cette malchance peut devenir une occasion. » En commençant par le commencement, c'est-à-dire la dignité du plus faible : l'embryon.

Pour le parrain de la rencontre, il s'agit ainsi de « tirer au clair la conception que nous nous faisons de l'homme », à rebours de l'actuelle « bien-pensance » en matière d'anthropologie, qui est parfois même une sorte de « terreur intellectuelle soft », dont il faut se libérer. Car celle-ci sacralise « certaines prétendues "avancées", supposées irréversibles », et empêche de poser des questions sur ce qui appartient à l'humanité commune. Rémi Brague affiche son souhait de « casser » les limites et restrictions qu'on impose à l'être humain, en élargissant celles-ci à l'instant de sa conception jusqu'à sa mort naturelle.

Œuvre de civilisation et de libération de l'humain commencée il y a des millénaires, à laquelle l'Église catholique a apporté une pierre décisive, après les Grecs et les Romains. Le philosophe cite notamment saint Grégoire de Nyse qui, dès le IV<sup>e</sup> siècle, protesta contre l'esclavage. Mais la démarche se veut sans appartenance déclarée, et se défend d'être un "club". Faisant peut-être au passage bon marché de la nécessaire restauration de l'être humain dans le Christ, du fait de l'existence du péché originel. AP



« Nous devons lier d'une manière différente les nations et l'Europe »

Publié dans :

**Aleteia**

Philosophe, a enseigné la philosophie politique à l'EHESS. Auteur de nombreux ouvrages de référence comme "La Cité de l'homme" (Flammarion, 1994) ou "La Raison des nations : Réflexions sur la démocratie en Europe" (Gallimard, 2006), il vient de faire paraître "La Loi naturelle et les Droits de l'homme" (PUF, 2018).

Une centaine d'intellectuels européens réunis autour de l'académicien Rémi Brague lance ce samedi 23 février la plateforme de réflexion "One of Us" lors d'un colloque au Sénat. Leur objectif : "Libérer les intelligences en Europe, là où sévit le plus la terreur intellectuelle", pour "tirer au clair la conception de l'homme sur laquelle repose notre civilisation". Parmi eux, le philosophe Pierre Manent qui répond aux questions d'Aleteia sur les causes profondes de la crise européenne.

Aleteia : l'Union européenne n'a jamais semblé aussi éloignée des Européens. Quelles sont les causes profondes de cette crise de confiance ?

Pierre Manent. — À la différence des États-Unis d'Amérique, l'Union européenne n'a jamais été fondée. Ses promoteurs ont pensé, ou rêvé, qu'elle était tellement désirable, tellement évidente, qu'elle finirait par advenir au terme d'un développement historique irrésistible et irréversible. Mais ce qui n'est pas fondé au commencement ne sera pas fondé à la fin... Nous sommes donc engagés dans un processus de construction qui renvoie toujours à demain l'action décisive, et qui escompte qu'une accumulation de mesures évidemment insuffisantes finira par produire un effet suffisant.

Le contraste entre les ambitions, ou les prétentions, de l'Europe et sa réalité est devenu un fait politique majeur. Nous nous trouvons donc « au milieu du gué », et incapables d'avancer comme de reculer. La scène politique est évidemment partagée entre ceux qui voudraient avancer « vers l'Europe » et ceux qui voudraient revenir « vers la nation », et leur dispute risque de durer et de rester stérile car si d'un côté, le saut dans l'Europe fédérale est clairement impossible, de l'autre un pur et simple « retour à la nation » est difficile à concevoir puisque les dernières décennies ont considérablement affaibli et délégitimé les nations. Nous devons donc trouver les moyens de lier d'une manière différente la vie dans nos nations et la perspective européenne. Nos différentes nations sont le cadre premier de notre vie sociale et politique, elles méritent d'être conservées et renforcées. En même temps, on doit constater que le poids des nations européennes dans le monde est déclinant. Il importe donc que nos différentes nations soient de plus en plus capables de mener des actions communes dans l'ordre industriel, diplomatique, militaire.

Partout en Europe, nous observons les mêmes poussées de fièvre populiste, la montée de l'abstention, des émeutes sociales mobilisant des citoyens plus ou moins désespérés. S'agit-il d'une crise de la politique elle-même ?

Les citoyens ordinaires ont le sentiment, souvent fondé, que leurs gouvernants ont perdu le sens de leurs responsabilités pour la chose commune. Les gouvernants regardent « vers l'Europe » ou « vers le monde ». Ils cherchent leur légitimité non plus dans le peuple qu'ils gouvernent mais dans des principes abstraits comme les droits de l'homme, c'est-à-dire en pratique les droits de l'individu. Les citoyens ont le sentiment que leur régime politique est de moins en moins représentatif. Ainsi les gouvernants et les gouvernés se sentent de plus en plus éloignés les uns des autres : perte de confiance d'un côté, perte du sentiment de responsabilité de l'autre ; défiance, désobéissance et même révolte d'un côté, soupçon, mépris, réprobation morale de l'autre. Les inégalités économiques croissantes ne seraient pas si délétères si elles ne s'accompagnaient pas d'une séparation morale qui prend une acuité de plus en plus dangereuse.

Comment sortir de cette aliénation réciproque qui déchire de plus en plus la trame de la vie commune ?

Je ne vois pas d'autre solution que de retrouver les voies du gouvernement représentatif. C'est notre régime, aucun autre ne se présente à nous. Nous avons oublié combien l'installation de ce régime a été longue et difficile dans la plupart des pays européens. Il réclame un exigeant travail sur soi des gouvernants comme des gouvernés. Il nous faut réapprendre à trouver en nous-mêmes nos motifs et raisons d'agir, ce qui ne veut pas dire se replier sur une « identité » qui serait « bonne » simplement parce qu'elle serait « nôtre ». Puiser en nous-mêmes nos raisons d'agir, c'est nous orienter à partir de nos expériences politiques, sociales, morales, spirituelles, telles que nous les faisons effectivement et sincèrement dans la vie que nous menons aujourd'hui. Nous avons devant nous un grand effort de sincérité collective à conduire.

Une Europe fidèle à ses principes fondateurs, comme la dignité humaine, est-elle possible ?

Il faut éviter, je crois, les propositions qui « habillent trop large ». On ne peut pas résumer la tâche qui est devant nous par un mot comme « dignité » dont le sens a varié au cours de l'histoire européenne, et qui justifie aujourd'hui des perspectives morales très différentes et même opposées. Nous souffrons d'abord d'une extraordinaire confusion. Voyez l'usage intempérant que nous faisons de la notion de « valeurs » : nous nous jetons nos « valeurs » à la tête sans savoir de quoi nous parlons. Il faut retrouver l'intelligence de nos domaines d'expérience : la vie politique, la vie familiale, la vie religieuse, la relation entre les sexes, etc. Tous ces domaines distincts ont été recouverts par la « neige de cendre » d'un langage universel qui parle de tout sans discerner le propre de rien, le langage des droits individuels illimités.

Respecter les droits de l'homme est très important, mais retrouver une compréhension large et honnête des grands domaines de la vie humaine ne l'est pas moins. On ne peut pas par exemple organiser la vie familiale et sociale en ne prenant en considération que des « individus égaux », c'est-à-dire des individus dépourvus de sexe. On s'oblige en effet alors à vivre dans une société artificielle, à parler un langage mensonger avec lequel notre expérience est toujours en porte-à-faux. Je reviens à la notion qui me paraît la plus décisive : c'est à un effort de sincérité personnelle et collective que nous sommes appelés.



## Les interventions



## Mot d'accueil de Thierry de La Villéjegu, Directeur de la Fondation Jérôme Lejeune Vice-Président de ONE OF US

Chers Professeurs, Madame le Ministre, Altesse, Excellence, Mesdames, Messieurs, Mademoiselle,

Permettez-moi Félicité de vous confier le soin de porter à Monsieur le sénateur Chevrollier l'expression de notre chaleureuse gratitude d'avoir accepté de parrainer le colloque de ce jour. Permettez-moi de vous dire à tous un immense merci au nom des deux institutions que je représente, la Fédération One of Us et la Fondation Jérôme Lejeune.

En répondant à notre invitation vous avez compris le sens et l'esprit de cette journée dont l'objectif n'est pas de se lamenter sur le désordre ambiant et les ruines qui nous entourent, ni d'allumer des contre-feux pour résister aux assauts transgressifs de la modernité, mais bien plutôt de favoriser le retour de la raison, réveiller les intelligences anesthésiées, et de réfléchir sur l'Homme, sujet émiétté et même en morceau ; sujet qui nous concerne au premier chef, parce que nous sommes tous humains comme le rappelle le philosophe Terence de Carthage.

Qui mieux que les intellectuels et penseurs européens peuvent nous y aider ? Politiques et journalistes ne pensent plus l'Homme, ne le connaissent plus, n'attendent peut être plus rien de lui. La boussole de la raison et de l'aiguillon de la philosophie sont seuls en mesure aujourd'hui de les éclairer. L'Homme, est le seul sujet. Il est au cœur de nos deux Institutions, Fédération et Fondation, et de notre engagement.

Pour que vous compreniez bien ce qui nous pousse vers vous, chers amis philosophes et intellectuels, je vous résume brièvement le caractère tragique des expériences que nous vivons dans nos deux institutions.

1- One of Us est une initiative citoyenne européenne. Celle-ci répond à la volonté somme toute louable de l'Union Européenne de favoriser la démocratie participative. L'initiative OOU a été lancée en 2013 pour s'opposer au financement par l'Union Européenne des politiques qui détruisent l'embryon humain, notamment la recherche. Elle a rencontré un vaste succès populaire en collectant près de 2 millions de signatures dans 15 pays ce qui en fit la première Initiative citoyenne d'Europe.

Ce grand succès fut paradoxalement un échec politique puisque le parlement européen décida de s'exonérer de la suite à donner à l'Initiative OOU, et ceci en totale violation des règles qu'il avait lui-même établies.

Cette initiative a montré le fossé qui se creuse en Europe entre les pouvoirs politiques et la voix des peuples. Mais elle a révélé aussi que les libertés de pensée et de s'exprimer sur les questions telles que la dignité de l'Être humain et de l'embryon sont clairement assujetties à la pensée dominante. La liberté de penser l'Être humain doit plier le genou devant la tyrannie de la bien-pensance au service du cauchemardesque projet du transhumanisme.

Tout se passe comme si la loi cessait de protéger l'Être humain et le plus faible, pour se retourner contre eux.

2- Du côté de la Fondation Jérôme Lejeune la mise à l'écart des personnes vulnérables est une réalité cruelle. Cette institution médicale, scientifique et bioéthique au service des personnes ayant un handicap intellectuel d'origine génétique assiste, en se battant, à l'apothéose de l'eugénisme

d'Etat et au lessivage de la conscience des médecins et des familles. 96% des fœtus détectés positifs à la trisomie 21 sont éliminés, dans un silence indifférent.

Le professeur Jérôme Lejeune disait « la qualité d'une civilisation se mesure au respect qu'elle porte aux plus faibles de ses membres. Il n'y a pas d'autres critères de jugement ».

Les raisons qui l'expliquent sont assez simples : elles s'appellent le progrès, l'hédonisme, le matérialisme, le relativisme, la loi du marché.

Ces expériences parmi bien d'autres sont révélatrices, à nos yeux, d'une profonde crise morale, d'une maladie de l'âme, d'un désordre de la raison, de l'explosion de la notion de Bien commun, d'un échec de l'action politique. Les sources culturelles, spirituelles, intellectuelles de l'Europe sont-elles taries, ses racines coupées ?

Non. Nous croyons qu'il existe en Europe de nombreuses personnes silencieuses, de bonne volonté, attachées à l'héritage et au rayonnement de leur civilisation, à la vie et à la dignité de la personne humaine et qui ont besoin d'être confortée, encouragée, réveillée.

Le projet de plateforme culturelle qui nous réunit aujourd'hui répond à ce besoin.

C'est un projet culturel, pré-politique, cad en amont de la politique, qui ambitionne de promouvoir en Europe un débat d'idées de grande qualité devant permettre de redonner à l'Homme toute sa dignité, de sa conception à sa mort naturelle, à la raison toute sa dimension, à la liberté la possibilité de choisir la conscience. La Fondation Jérôme Lejeune est fière d'être sur les rangs de ce projet audacieux.

Chers amis, vous êtes par votre métier, votre talent et votre bienveillance les inspirateurs et les artisans de cette ambition. Nous avons besoin de vous aujourd'hui et demain.

Au-delà de cette journée nous devons unir nos efforts pour créer un mouvement durable et organisé au service du réveil des intelligences et se donner les moyens concrets de le faire connaître. L'enjeu principal est d'agir dans la durée.

Je remercie très chaleureusement le professeur Rémi Brague qui a répondu à notre appel et a permis que cette journée ait lieu. Il est de ceux qui voient de l'Humain là où les autres n'en voient plus. Il sait avec humour et vigueur faire tomber les tabous, rectifier ce qui est tordu, et promener son regard sur le monde avec un savoureux éclat modérément moderne.

Il redonne foi en la raison et raison à la foi.

Cher professeur et ami, Merci.



## Intervention du Pr. Rémi Brague

### Libérer les intelligences

La plate-forme culturelle que nous lançons aujourd'hui se situe dans le sillage de l'initiative citoyenne One of us qui, il y a déjà cinq ans, demandait le respect de la vie humaine sur tout le parcours de celle-ci, de la conception à la mort naturelle. On se souvient qu'elle se situait déjà au niveau européen, et qu'elle avait recueilli près de deux millions de signatures.

Nous nous proposons aujourd'hui d'élargir la perspective et d'aller jusqu'aux fondements de notre engagement, c'est-à-dire de tirer au clair la conception que nous nous faisons de l'homme — pour le dire en termes un peu prétentieux, notre anthropologie. Celle-ci n'est pas un folklore qui serait propre à une tribu en voie d'extinction. Elle est au contraire le fondement sur lequel reposait, qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou non, la civilisation dont nous avons la chance d'être les héritiers.

1. Nous avons choisi de mentionner, dans le titre de cette rencontre, l'idée de liberté, et même la tâche d'une libération. Il s'agit, selon nous, de « libérer les intelligences européennes ». Ce qui suppose que des pouvoirs sont à l'œuvre, qui s'attachent à les asservir.

Et en effet, on peut sentir un peu partout une sorte de terreur intellectuelle en faveur de certaines représentations du monde et de l'homme. C'est une terreur douce, non sanglante, une terreur soft. Elle reste discrète, mais d'autant plus efficace. Elle agit, par exemple, en excluant par avance certaines questions. Ainsi, chaque fois que l'on parle d'un débat « sans tabous », il y a fort à parier que cela veuille dire que toutes les questions seront abordées — à l'exception, bien entendu, de celles qui pourraient fâcher.

Cette terreur agit en sacralisant certaines prétendues « avancées », supposées irréversibles, bloquées comme elles le sont par un cliquet sur la roue dentée de l'Histoire. Au niveau des institutions, elle s'arrange pour que l'argent public subventionne les organisations qui travaillent dans le bon sens, c'est-à-dire souvent contre le bon sens... Au niveau des personnes, elle livre ceux qui posent lesdites questions gênantes aux ricanements sur ordre des médias et à la culpabilisation systématique par nos bons apôtres à l'esprit d'ouverture. Elle promeut la carrière de ceux qui pensent bien, alors qu'elle bloque celle des dissidents qui pensent, tout court. Elle donne le plus large écho aux idées reçues, elle les répercute à l'infini, alors qu'elle tue par le silence celles qui s'écartent du droit chemin.

2. J'ai dit « libérer les intelligences ». Car il s'agit bien des intelligences. Je n'ai pas dit : lever les inhibitions et donner libre cours aux passions. Que celles-ci soient tristes ou gaies étant ici de peu d'importance, car il y a aussi des imbéciles heureux.

Je n'ai pas dit : se laisser emporter par tous les fantasmes. Les réseaux sociaux les véhiculent sans contrôle et sous le couvert d'un anonymat qui permet de donner libre cours à son envie, à son ressentiment, voire à sa haine. Ces fantasmes sont manipulés par quiconque veut conquérir ou conserver le pouvoir.

Je n'ai pas dit non plus : se laisser envahir par des sentiments, que ceux-ci soient de culpabilité morose envers le passé, et donc paralysants, ou qu'ils soient au contraire d'exaltation imprudente devant l'avenir radieux que nous promet la puissance réelle ou rêvée de la technologie.

J'ai parlé des intelligences européennes. L'usage de cet adjectif ne vise nullement à limiter l'intelligence à une époque de l'histoire ou à un espace géographique, encore moins à une race. Il ne prétend rien de plus que prendre acte d'un fait : c'est dans le monde européen, augmenté de ses pseudopodes dans le reste du globe, que la terreur intellectuelle dont j'ai parlé se laisse observer. Et, s'il est vrai que ce qui sauve croît précisément là où le danger culmine, c'est là aussi que nous avons une chance d'œuvrer pour la libération. Si l'Europe, « petit cap de l'Asie » reste encore capitale—peut-être pour pas très longtemps..., si l'Europe reste la tête pensante du monde, et si le proverbe est vrai selon lequel la tête est ce par quoi le poisson pourrit, alors il se trouve que nous avons notre place juste là où tout risque de se décomposer. Cette malchance peut devenir une occasion. Quoi qu'il en soit, elle nous fait un devoir d'intervenir.

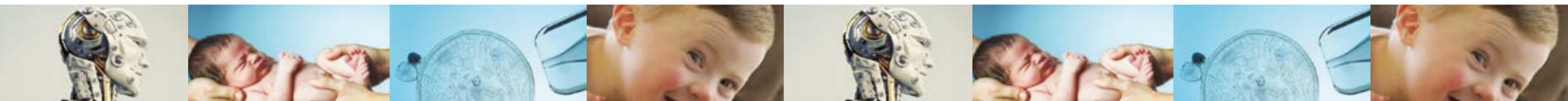
3. Nous ne sommes pas les premiers à sentir peser sur nous une telle tâche et à entreprendre un tel travail. À vrai dire, il sera probablement sans cesse à reprendre, comme l'histoire nous apprend qu'il l'a été, peut-être depuis toujours.

En tout cas, notre tentative se replace dans un héritage déterminé. Celui de ceux qui, tout au long de l'histoire, ont défendu la raison, la liberté et la dignité de chaque homme. Ces héros n'ont pas attendu notre vache sacrée historiographique, les « Lumières ». Ou plutôt, la lumière n'a pas attendu le siècle qui a cru en avoir le monopole et n'a cessé de s'en vanter.

Quelques noms peuvent nous rafraîchir la mémoire : celui de saint Grégoire de Nysse qui, au IV<sup>e</sup> siècle, protesta contre l'esclavage, car comment asservir une créature faite à l'image de Dieu ? ; celui du Pape Innocent III qui, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, sonna le glas de l'ordalie, bien mal appelée « jugement de Dieu », en interdisant aux clercs d'y participer ; celui des jésuites allemands Adam Tanner et Friedrich von Spee, qui, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, s'élevèrent contre les procès de sorcellerie et s'opposèrent à l'usage de la torture, qui extorquait des aveux toujours trop conformes aux attentes des juges.

Plus tard, après la Révolution, les guerres de l'Empire et les débuts sauvages de l'industrialisation, nous revendiquons aussi des ancêtres. Ainsi, les grands enquêteurs qui décrivent la misère des familles ouvrières, les parlementaires qui firent voter les premières lois sur le travail des enfants, les travailleurs qui rétablirent la protection que les corporations leur avaient assurée jusqu'à leur abolition en 1791, en lui donnant la forme nouvelle des syndicats.

4. Aujourd'hui, ce en faveur de quoi nous nous engageons — la vie, la raison, la liberté, l'égalité de tout homme — tout cela pourrait passer pour des évidences, si ce n'est des banalités. Peut-être y eut-il jadis un temps béni où ces principes étaient paisiblement possédés et partagés. Personne ne les remettant en question, il n'était nul besoin de les



défendre, ni même de leur donner une formulation explicite.

Ces principes, il fallait seulement les faire respecter. Cela se faisait d'ailleurs tant bien que mal, et souvent plutôt mal que bien. L'examen de conscience et la repentance pour les fautes commises par notre civilisation, et parfois au nom même de la civilisation, voilà une très bonne chose. Encore faut-il qu'elle ne nous masque pas l'opportunité de battre notre coulpe sur notre poitrine à nous et non, commodément, sur celle de nos ancêtres.

Quoi qu'il en soit de cette image du passé, il est de fait que nous vivons à une époque où il faut réaffirmer les évidences, redire des platitudes, et où l'on ne peut le faire sans risquer gros. Il y a déjà un peu plus d'un siècle, Chesterton l'avait prophétisé : un temps viendra où l'on allumera des bûchers pour y brûler ceux qui osent rappeler que deux et deux font quatre, où l'on devra tirer l'épée pour défendre le droit de dire que, l'été, les feuilles sur les arbres sont vertes. Nous y sommes.

5. Libérer les intelligences, ai-je dit. Mais la liberté pour quoi faire ? Eh bien, en un sens, pour ne rien faire de particulier. La liberté est une fin en soi. Une liberté qui « servirait » à quelque chose, une liberté qui serait donc au service, servante, voire servile, serait contradictoire et se détruirait elle-même. Saint Paul l'écrivait déjà dans son épître aux Galates : « Le Christ nous a libérés pour la liberté ».

La liberté consiste pour chaque chose à être soi-même, à être ce qu'elle est, à aller jusqu'au bout de tout ce qu'elle peut être. Ici, cette liberté est celle des intelligences. Si celles-ci sont invitées à se libérer, c'est tout simplement pour faire ce pour quoi les intelligences sont faites : Chercher la vérité, la comprendre, et la dire. Non pas au sens de ce « chacun sa vérité » que l'on ne cesse de nous seriner et dont on voudrait qu'il devienne, paradoxalement, l'opinion commune. Non pas la vérité d'un pays, d'une civilisation, d'une époque, d'une classe d'âge, d'un sexe et, entre autres, surtout pas celle d'une Église. Mais la vérité de toute personne, la vérité que tous peuvent partager, celle autour de laquelle une authentique communauté peut se rassembler dans la paix.

Nous ne défendons aucun groupe, même pas celui ou ceux au(x)quel(s) il se trouve que nous appartenons par notre naissance ou par nos choix. Le seul club dont nous nous reconnaissons membres, non d'ailleurs sans fierté, est le genre humain. Nous ne défendons les intérêts de personne de particulier, et surtout pas les nôtres. Contrairement à ce qu'on voudrait faire croire, nous ne roulons pas pour nous-mêmes. Bien au contraire, nous cherchons à étendre la protection à ceux qui ne peuvent même pas encore, ou qui ne pourront jamais, ou qui ne peuvent plus, faire valoir eux-mêmes leurs droits.

6. C'est à ceux-ci que nous prêtons notre gosier puisque nous, nous sommes en mesure de parler. Serons-nous écoutés ? Ce n'est pas notre faute si notre faible voix détonne dans le concert. C'est d'ailleurs le plus souvent un concert silencieux. C'est le silence assourdissant de tous ceux qui sentent confusément qu'ils devraient prendre la parole. Mais, comme ils se croient seuls à voir ce qu'ils voient et à penser ce qu'ils pensent, ils se laissent intimider et préfèrent laisser le micro aux endormeurs et aux menteurs.

Pourquoi prenons-nous la parole ? Nous n'avons pas choisi de nous sentir responsables, quel que soit notre nombre, de ce qui concerne tous les hommes. Nous n'avons pas choisi de nous sentir en devoir de parler. Nous n'avons qu'une peur, c'est que les générations futures, pour peu qu'il y en ait, nous accusent de non-assistance à civilisation en danger. Malheur à nous si nous nous taisons !



## Intervention du Pr. Pierre Manent

### Mesure de l'Europe, mesure des nations européennes

Je voudrais aborder brièvement et directement une question sur laquelle Olivier Rey a attiré notre attention avec vigueur et pertinence, la question de la taille, ou de la dimension, la question de la mesure des choses. Elle concerne tout particulièrement la chose politique. Quelle est la bonne taille, la bonne mesure, de la chose commune, de la cité ? On a relevé depuis longtemps que le régime politique dépendait largement de la taille du corps politique. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, on pensa qu'une démocratie ne pouvait subsister que dans un petit État. L'élaboration du gouvernement représentatif permit d'instituer une république démocratique dans un grand État. Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Il me semble clair que la « question de l'Europe » est aujourd'hui, de toutes les façons, une question de taille et de mesure. Résumons. Le caractère impératif de la construction européenne découle du fait que les nations européennes sont aujourd'hui trop petites, et donc trop faibles, pour faire face aux nouveaux défis du monde, et que seule une Europe unie sera assez grande et forte pour la tâche qui est devant nous. Cela posé, quelle sera la bonne taille de la grande Europe ? Quelle Europe sera assez grande ? Il ne semble pas que nous soyons en mesure de répondre à cette question, puisque l'Union européenne n'a cessé de s'étendre, que de nouveaux pays sont candidats, et que personne n'est capable de dire : là s'arrêtera l'Europe, là passera la frontière de l'Europe. Ainsi l'imagination européenne ne semble pas pouvoir s'arrêter du côté de ce que Pascal appelait le « grand infini », ou l'infini en grandeur. En même temps, ces nations qui nous paraissent trop évidemment petites et faibles, nous paraissent aussi trop grandes et trop fortes du côté de ce que le même Pascal appelait le « petit infini », l'infini en petitesse, puisque nous ne cessons de désirer toujours plus de proximité, et tandis que l'Europe n'est jamais assez grande, la commune, en France en tout cas, n'est jamais assez petite pour nous. Ainsi notre imagination ne cesse d'aller et venir de la minuscule commune à l'immense Europe, non sans marquer un certain nombre de stations administratives, en France les communautés de communes, les départements, les régions, et au-delà de la nation, les différents cercles européens, avec leurs noyaux durs et leurs périphéries. Bref, aujourd'hui en Europe, rien n'arrête la volubilité de notre imagination qui passe incessamment de la plus grande extension à la plus petite sans jamais pouvoir se fixer. On ne saurait exagérer la fatigue que cet exercice involontaire nous cause comme on ne saurait surestimer l'ampleur de la désorientation qu'il occasionne.

Nous n'avons pas de peine à discerner la cause de cette étrange maladie de l'imagination. La nation qui nous donnait la mesure, la nation à partir de laquelle nous concevions grandeur et petitesse, la nation qui réglait notre imagination, la nation a perdu avec son autorité la capacité de remplir cette fonction. Elle avait acquis cette autorité et ce rôle au long d'une longue histoire qui n'avait rien de nécessaire, et les critiques de la nation ont raison de dire qu'il n'est écrit nulle part que la nation est la forme politique de la bonne dimension à laquelle nous devrions et pourrions toujours revenir. Ils ont raison, mais on a raison de leur rappeler que, même si la nation ne constitue pas la forme naturelle et nécessaire de l'existence politique, nous

avons besoin d'une forme qui ait une autorité comparable pour remplir cette fonction nécessaire de « mesurer le monde » pour les êtres sociaux et politiques que nous sommes. Contrairement à l'opinion aussi peu convaincante qu'elle est insistante, cette forme ne peut être donnée par l'Europe en construction puisque, j'ai commencé par là, au lieu de trouver la mesure avec l'Europe, nous subissons avec elle l'emportement dans le « sans mesure » d'une extension indéfinie.

L'impossibilité où se trouve notre imagination collective de se fixer a des conséquences majeures sur notre capacité pratique et politique, et d'abord sur notre dispositif partisan. La vie politique européenne, on le sait, se distribue et se divise entre deux grandes opinions opposées, les « européens » ou « cosmopolites » d'un côté, les « populistes » ou « nationalistes » de l'autre. On déplore que cette polarité rende impossibles des compromis que récemment encore d'autres oppositions autorisaient. On a raison de déplorer cette situation, mais si celle-ci est à ce point insurmontable, c'est que les deux partis répondent à deux mouvements contraires de l'imagination que rien ne vient plus médiatiser. C'est parce que la nation n'est plus la mesure que notre vie politique se divise entre nationalistes et mondialistes ou européens. Considérons les choses de plus près.

Si nous nous laissons emporter du côté du « grand infini », nous allons chercher plus loin, toujours plus loin, les motifs et les raisons de nos actions. Nous allons les chercher où ? Non pas bien sûr dans nos nations, non pas même en Europe dont les limites éventuelles n'ont rien qui puisse arrêter notre imagination, mais dans le « monde » ou dans l'« humanité » qui seuls ont autorité aux yeux de ceux dont l'imagination est tournée de ce côté. Alors fondent sur nous les « contraintes » de la mondialisation et les « valeurs » d'une humanité sans frontières, et ce que nous avons à faire, notre agenda, nous est prescrit d'ailleurs, de l'extérieur, puisque nous ne pouvons accorder de crédit et d'honneur qu'à ce qui est le plus éloigné de nous, le plus disproportionné avec nous. Si nous nous laissons emporter du côté du « petit infini », eh bien c'est le contraire. Nous voulons chercher plus près, toujours plus près, les motifs et raisons de nos actions. Où donc alors ? « Chez nous » bien sûr. Mais où est-ce exactement ? Nous supposons que nous le savons, que « chez nous » est nettement circonscrit. C'était vrai quand l'imagination avait sa mesure, mais nous sommes emportés, nous ne sommes plus « chez nous », nous fuyons chez nous, ou nous nous réfugions chez nous, et pourquoi nous arrêterions-nous à la nation quand notre région est encore plus proche, et que dans notre région nous sommes encore plus « chez nous » ? Pourquoi d'ailleurs nous arrêterions-nous à la région ? Et quel motif ou raison puisons-nous chez nous ? On répond : préserver notre identité. Mais l'identité ne comporte aucun principe, aucune visée d'action. Parmi les mille ressorts d'action qui ont contribué à former notre identité, lequel ou lesquels élitrons-nous, lesquels mettrons-nous en action ? Notre identité chrétienne ? Mais alors le motif ne sera pas notre identité, mais la religion chrétienne.

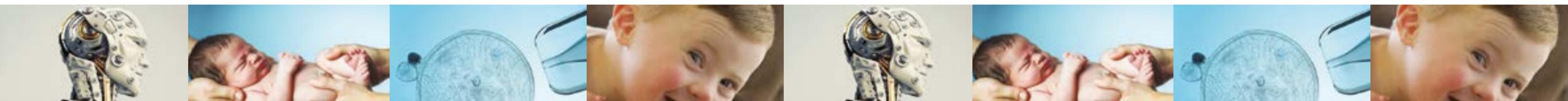
Nous le voyons, la division de notre imagination, le « sans mesure » de notre imagination, a désorganisé gravement notre capacité pratique. Ou nous allons chercher nos motifs trop loin, ou nous allons les chercher trop près. « La Chine » forme une grosse partie du monde et de l'humanité, et certainement notre action doit en tenir compte. Mais « la Chine » ne nous dit rien de la manière dont nous devons composer notre vie commune ; la manière dont « la Chine » devient objet ou occasion de notre



action dépend de la manière dont de notre côté nous composons les motifs de nos actions dans une communauté politique et morale dans laquelle la Chine n'a aucune part – à moins bien sûr que nous ne désirions l'associer à notre vie commune, ce qui n'est pas le cas. Symétriquement, notre identité n'est pas comme telle motif de notre action. Elle est, et c'est beaucoup, condition de notre action. Mais congédions ce mot qui ne nourrit que des malentendus et des confusions. Nous ne pouvons ni ne voulons chercher nos motifs et nos raisons d'action dans le monde ou dans l'humanité, nous ne pouvons ni ne voulons les chercher si loin. Où les trouverons-nous alors si nous ne pouvons pas les chercher tout près ou chez nous ?

Nous les chercherons et les trouverons là où ils se trouvent, c'est-à-dire dans les communautés pratiques, les associations actives, laïques ou religieuses, les corps politiques dont nous faisons partie. Notre imagination se déchire et s'emporte tantôt du côté du « grand infini » tantôt du côté du « petit infini », tantôt du côté du monde ou de l'humanité, tantôt du côté de l'identité. Mais rien ne nous oblige à céder à l'emportement de l'imagination : nous ne pouvons pas vivre réellement où nous n'agissons pas, or nous n'agissons pas « dans le monde » puisqu'il ne forme pas une communauté politique, et nous n'agissons pas simplement « chez nous » puisque le « chez nous » de la vie pratique est toujours un ensemble d'associations plus ou moins étendues qui nous font vivre non pas dans le lieu de l'action mais en vue des finalités de l'action. Au lieu de prétendre agir là où nous croyons vivre, toujours trop loin ou trop près, vivons à nouveau où nous agissons, réinvestissons notre imagination déchirée et malade dans les communautés d'action dont nous sommes parties prenantes. Assurément la forme de la nation ne nous donne plus la mesure. Elle reste cependant la forme la plus synthétique de la vie européenne, elle offre encore un cadre suffisamment large à condition bien sûr qu'elle échappe à la rétraction identitaire qui ne conduirait qu'à la paralysie. Quant à l'Europe, certainement il faut enfin nous réveiller du « rêve européen », non pas pour rapetisser notre prise et notre ambition mais seulement pour nous délivrer de cet envoûtement de l'élargissement indéfini, pour ne plus nous perdre dans ce vertige de l'illimité, dans ce vertige de l'humanité sans frontières. L'Europe reste cependant notre visée, non pas comme l'horizon qui s'éloigne à mesure qu'on s'en approche, mais comme la somme dynamique résultant de la collaboration des nations européennes. Il est temps de rassembler tout ce qui parmi nous est agissant à proportion que cela est agissant.

L'imagination qui nous fait vivre où nous ne sommes pas a pris une trop grande place dans nos vies. L'important, ce sont les motifs et raisons de nos actions. Là où sont des motifs puissants et féconds, le proche et le lointain qui sidèrent l'imagination perdent de leur pouvoir. Dans une communauté civique, les sociétaires peuvent être proches ou lointains, habiter loin ou près les uns des autres, en tant que citoyens ils ne sont ni proches ni éloignés, ils ont part à la même cité, c'est-à-dire à la même action commune. Dans une communauté religieuse comme l'Église chrétienne, que les missionnaires aillent au bout du monde, que les paroissiens se réunissent pour l'office, que deux ou trois « prient en son nom », ou que le seul se tourne vers le Seul, ce sont les mêmes principes qui sont à l'œuvre pour une opération spirituelle qui réunit l'immense à l'intime. Exposés comme nous le sommes à deux tentations ou vertiges opposés, l'extension humanitaire d'un côté, la rétraction identitaire de l'autre, nous ne trouverons la médiation et la mesure qu'en quittant le domaine où ces deux tendances s'opposent. L'action politique d'un côté, l'action chrétienne de l'autre, quand du moins elles sont conduites avec suffisamment de sérieux et de sincérité, nous font sortir de la vie imaginaire dans laquelle nous nous déchirons si inutilement.



## Intervention du Pr. Olivier Rey

## La déconstruction de la nature : une crise anthropologique

Je voudrais introduire mon propos par une référence à l'Illiade. Puisqu'il s'agit de culture européenne et de réveil des intelligences, une telle évocation ne me paraît pas tout à fait déplacée. Le passage en question se situe à un moment où les Grecs sont en mauvaise posture, menacés qu'ils sont par les furieux assauts troyens menés par Hector. Le mieux qu'ils puissent faire, c'est de résister. Voici la façon dont la chose est décrite : « Tous demeurent fermement groupés, comme un rempart, comme un roc abrupt et puissant au bord de la mer blanche d'écume, où il tient bon contre le vif assaut des vents hurlants et des lames énormes qui déferlent sur lui<sup>1</sup>. » Pourquoi cite-je ce passage : parce qu'il est emblématique de la façon dont les êtres humains sont à même de se percevoir et de se comprendre eux-mêmes. D'un côté, les hommes ne cessent de se projeter dans le monde. C'est ce qui les amène, dans le cas présent, à interpréter l'immobilité du rocher, sur lequel les vagues ne cessent de s'abattre, comme une résistance qu'il leur oppose. Il faut que les hommes, sans même s'en rendre compte, se projettent dans le rocher pour ressentir son immobilité comme un « tenir bon ». Mais dans l'autre sens, c'est le spectacle du rocher immobile face aux vagues qui permet aux hommes de comprendre et d'exprimer ce qu'ils font quand eux-mêmes sont confrontés aux assauts d'une armée ennemie. On pourrait certes dire : Homère est un poète, et c'est pour cela qu'il s'exprime à l'aide de métaphores. Mais réfléchissons à ceci : comment ferions-nous pour décrire la résistance des Grecs devant les Troyens, en nous passant de toute métaphore ? Peut-être, avec beaucoup de discipline, y parviendrions-nous. Mais d'une part, le résultat serait beaucoup moins « parlant » que le récit homérique ; d'autre part, nos efforts pour éliminer les métaphores au profit de concepts n'aboutiraient, en fin de compte, qu'à une supercherie. Car à l'origine des concepts, se trouvent des métaphores. Nietzsche l'avait parfaitement compris, qui remarquait : « Le concept, sec et manipulable comme un dé aux faces bien parallèles et perpendiculaires, n'est pourtant rien d'autre qu'un résidu de métaphore<sup>2</sup>. »

Que retenir de cela ? Que la façon qu'ont les hommes de prendre conscience d'eux-mêmes et de leurs propres comportements est solidaire, en profondeur, de la façon dont ils perçoivent et interprètent la nature. Robert Spaemann, récemment disparu, n'a cessé d'insister sur ce point : notre façon d'envisager la nature et notre façon de nous envisager nous-mêmes vont de pair. Conséquence immédiate : l'avènement de la science moderne, qui a bouleversé notre rapport à la nature, a du même coup bouleversé la façon qu'ont les hommes de se comprendre eux-mêmes.

Je suis obligé d'aller très vite dans l'évocation de ce bouleversement et de sa teneur – en reconnaissant au passage ma dette, sur ce point comme sur bien d'autres, à l'égard de Rémi Brague, plus particulièrement ici à l'égard de son livre intitulé *La Sagesse du monde*<sup>3</sup>. Pour le dire en quelques mots : le monde antique et médiéval était formé d'éléments foncièrement hétérogènes. Pour autant, cette coexistence d'éléments hétérogènes n'était pas un simple entassement, elle n'était pas un chaos. Elle formait au contraire un cosmos – c'est-à-dire, au sens premier du terme, un ensemble bien ordonné, une harmonie. La clé pour pénétrer cet ordre était l'analogie, qui faisait se correspondre les différentes strates de l'être sans les confondre, les mettait en résonance les unes avec les autres. Quant à l'homme, il trouvait sa place en s'insérant comme il convenait, selon son essence propre, dans le gigantesque réseau analogique dont le cosmos était tissé.

La pensée moderne, elle, conçoit le monde comme foncièrement homogène. L'événement emblématique du passage de l'ancien mode de pensée au nouveau est l'avènement du système de Copernic, qui effaça la frontière ontologique, si structurante dans la pensée analogique, entre monde terrestre et monde céleste. Du point de vue moderne, la terre est une planète parmi les autres, et l'univers dans son entier est formé du même type d'éléments obéissant aux mêmes lois, que la science s'emploie à mettre au jour.

1 Chant XV, v. 618-621.

2 Friedrich Nietzsche, « Introduction théorique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral » (1873), § 1, in *Le Livre du philosophe. Études théorétiques*, éd. bilingue, trad. Angèle K. Marietti, Aubier-Flammarion, 1969, p. 185 (nous soulignons).

3 *La Sagesse du monde* (1999), *Le Livre de Poche*, coll. « Biblio essais », 2002.

Pour mesurer la différence entre science ancienne et science moderne, il est bon de s'attarder un instant sur le mot « physique ». Il est dérivé du verbe grec *phuo*, infinitif *phuein*, qui signifiait, transitivement, « faire naître », « faire croître », et, intransitivement, « naître », « croître », « pousser ». On traduit *phusis* par nature : cela est justifié car en latin, *natura* dérive du verbe *nascor*, « naître » – « nature » et « nativité » ont la même racine. Aristote écrit, dans sa *Physique* : « Parmi les étants, les uns sont par nature (*phusei*), les autres par d'autres causes. Sont par nature les animaux et leurs parties, les plantes et les corps simples comme la terre, le feu, l'air et l'eau ; ce sont ceux-là et ceux de cette sorte que nous disons être par nature<sup>4</sup>. » On constate que dans cette présentation des objets de la physique – et c'est là un point essentiel –, le vivant vient en premier, la matière inanimée seulement ensuite. C'est à partir du vivant que l'ensemble de la nature se trouve pensé.

Qu'en est-il pour la science moderne ? On connaît l'affirmation de Galilée : l'univers est écrit en langue mathématique. Dès lors, la science inaugurée par Galilée consiste à dégager la mathématicité dont l'univers est réputé tissé de part en part. La physique ancienne était déterminée par son objet, la *phusis*. La physique moderne est en premier lieu déterminée par ce qu'elle doit obtenir, la mathématicité (au sens large du terme), et par les méthodes à suivre pour y parvenir. C'est pour cela, du reste, que la science moderne, va se diviser. Dans l'idéal, tout devrait se trouver mathématisé. En pratique, l'incapacité à tout appréhender mathématiquement justifie l'existence, à côté de la physique, d'autres sciences de la nature, où l'idéal pleinement mathématique demeure hors d'atteinte, comme la chimie et la biologie. L'horizon n'en demeure pas moins mathématique – puisque c'est cet horizon même qui préside à la division des sciences. La physique d'Aristote, partant du vivant, était peu à l'aise avec l'inanimé. La science moderne se trouve dans une situation inverse : partant de l'inanimé – non par principe, mais parce que c'est là que la mathématicité se laisse mettre en évidence –, c'est le vivant qui lui pose une difficulté. Faute de pouvoir « machiniser » le vivant jusqu'au bout, on déploie une énergie formidable à mécaniser et « chimiser » le plus d'éléments possibles à l'intérieur du vivant. Le constat de François Jacob, formulé il y a un demi-siècle, est plus valable que jamais : « On n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires. On ne cherche plus à en cerner les contours. [...] C'est aux algorithmes du monde vivant que s'intéresse aujourd'hui la biologie<sup>5</sup>. »

J'ai insisté d'emblée sur les rapports entre la façon qu'ont les hommes d'appréhender la nature, et la façon qu'ils ont de s'appréhender eux-mêmes. Quelles sont les conséquences, pour les hommes, de la façon moderne d'appréhender la nature ? Il faut distinguer deux temps. Dans un premier temps, l'objectivation-neutralisation de la nature va susciter, en comparaison, une amplification extraordinaire de la singularité humaine : tandis que le monde devient homogène, un espace où de la matière se déplace selon des lois universelles, la césure entre ce monde homogénéisé et l'être humain, entre la substance étendue et la substance pensante, se radicalise. L'être humain n'est plus un être particulier (certes très particulier) parmi d'autres êtres particuliers, il est le seul à être véritablement singulier, en tant que seul pourvu d'une intériorité. Au sein du monde, sa conscience se trouve comme insularisée.

Au sein d'un cosmos, l'homme devait faire usage de son entendement pour y jouer harmonieusement sa partie ; dans un univers homogène et moralement neutre, aucune place n'est assignée et la volonté peut se déployer sans retenue. Non seulement la transformation du monde est permise, mais elle prend même les aspects d'une mission. Pour les Anciens et les Médiévaux, la technique, en prolongeant les œuvres de la nature, en perfectionnant certaines d'entre elles, devait aider les hommes à jouer convenablement leur partie au sein du cosmos, ou de la création. Pour les Modernes, la technique est ce par quoi ils entendent aménager à leur guise leur séjour dans un monde qui n'est que matière première, sans forme propre avec laquelle composer. Non seulement le déploiement technique ne rencontre face à lui aucun bien déjà là, à accueillir et respecter, mais il revêt lui-même un tour moral, en tant que vecteur du bien à introduire dans un monde qui en est dépourvu. Comme l'écrit Rémi Brague : « Les Anciens et les Médiévaux n'ignoraient nullement la technique. [...] Mais [ses] résultats n'étaient pas considérés comme apportant un bien qui aurait dépassé le niveau de l'utile et du commode. Pour les Modernes, en revanche, combattre la nature, c'est combattre le mal et répandre le bien. De la sorte, la production technique voit mettre à son

4 Aristote, *Physique*, livre II, 192b.

5 *La Logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Gallimard, coll. « Bibl. des sciences humaines », 1970, p. 320-321.



crédit la force de la pratique morale<sup>6</sup>. »

Dans un premier temps donc, voici les hommes, débarrassés de scrupules et de réflexions incommodes, qui s'attachent à accroître leur pouvoir sur les choses pour devenir comme maîtres et possesseurs de la nature. Bien entendu, ils en retirent de nombreux bénéfices. La médaille, toutefois, a son revers, et nous en sommes arrivés à un second temps où le mouvement, poursuivi avec acharnement et aveuglement, travaille à notre ruine.

La première cause de ruine, c'est la dévastation de la nature. Il suffit, pour constater celle-ci, d'avoir gardé un minimum de sensibilité au monde. Cependant, comme la modernité a jeté le doute sur le témoignage de nos sens, il est nécessaire, pour étayer le constat, de produire des « indicateurs ». On n'a que l'embarras du choix. Un parmi tant d'autres : l'humanité produit désormais plus de déchets que l'érosion ne produit de sédiments. Autre indicateur : depuis le début des années 1970, l'humanité dans son ensemble consomme davantage de ressources renouvelables qu'il ne s'en régénère. On appelle le « jour du dépassement » (Earth Overshoot Day ou Ecological Debt Day en anglais) la date, de plus en plus précoce, où l'humanité se met à entamer le capital naturel annuel – en 2018, le 1er août. D'ores et déjà, nous vivons cinq mois sur douze à crédit. Il n'est pas exclu que, soumis à une telle pression, ce qu'on appelle désormais les « écosystèmes » connaissent au cours de ce siècle un effondrement rapide et massif, comparable dans son ampleur aux grandes extinctions dont la terre a pu être le théâtre par le passé, mais qui s'effectuaient à l'échelle de millions d'années. Selon un rapport récent du WWF, les animaux vertébrés, toutes espèces confondues, ont vu leur nombre baisser de plus de moitié au cours des quarante dernières années. Nous nous retrouvons dans une situation tout à fait inédite. Dans sa Théogonie, Hésiode parlait de la « Terre aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les vivants<sup>7</sup> ». Aujourd'hui, l'activisme technique a atteint un tel degré qu'il en vient à menacer nos propres conditions d'existence. Pour reprendre l'expression de Hans Jonas, la nature est aujourd'hui en état de « vulnérabilité critique » – « une vulnérabilité qui n'avait jamais été pressentie avant qu'elle ne se soit manifestée à travers les dommages déjà causés<sup>8</sup> ».

Disant cela, je n'ai abordé qu'un versant de nos difficultés – celui auquel s'arrêtent la plupart de ceux qui se disent écologistes. L'autre versant est lié à ce que j'ai évoqué en commençant : à savoir que les hommes ont besoin, pour se comprendre, de se mirer dans le non-humain – d'un côté le divin, de l'autre la nature. La conception désespérément pauvre de la nature qui s'est installée depuis quelques siècles permet de se livrer à son encontre à toutes les interventions possibles et imaginables. Cependant, outre que ces interventions tournent désormais au ravage, les hommes, en vertu du lien entre appréhension de la nature et appréhension d'eux-mêmes, finissent fatalement par se trouver rattrapés et happés par la façon qu'ils ont de considérer ce qui les entoure. De ce fait, le « règne de l'homme » sur une nature neutralisée ne saurait, par principe, être que transitoire : le souverain est appelé à se dissoudre dans ce sur quoi il règne, le manipulateur à devenir objet de ses propres manipulations. Dans un monde purgé de ses fins, réduit à n'être qu'un réservoir de moyens au service des finalités humaines, ces finalités se dissolvent à leur tour – plus exactement, la seule finalité qui demeure est le déploiement toujours accru de moyens, dont les êtres humains se mettent à faire eux-mêmes partie. En 1951, Heidegger écrivait : « L'homme étant la plus importante des matières premières, on peut compter qu'un jour, [...] on édifiera des fabriques pour la production artificielle de cette matière première<sup>9</sup>. » Ce jour semble de plus en plus proche.

De ce point de vue, l'idéologie transhumaniste qu'on voit progressivement envahir l'espace public est tout sauf un simple produit de circonstance, un rejeton inattendu et tératologique de la convergence entre nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives. Il est l'accomplissement d'une certaine logique – le répondant à l'endroit des êtres humains de la façon dont ils traitent la nature en dehors d'eux. Si l'on comprend cela, on comprend également que prétendre opposer, au transhumanisme, une sanctuarisation de l'homme, est une réponse inadéquate et désespérée – désespérée parce qu'inadéquate. Ce qu'il faudrait plutôt, c'est s'orienter vers une connaissance « sympathique » de la nature, une connaissance qui ne serait pas au service d'un « faire », mais aiderait les hommes à comprendre leur situation dans le Tout du monde.

<sup>6</sup> La Sagesse du monde, op. cit., p. 306.

<sup>7</sup> Théogonie, v. 117.

<sup>8</sup> Le Principe responsabilité (1979), trad. Jean Greisch, Flammarion, coll. « Champs », 1998, p. 31.

<sup>9</sup> « Dépassement de la métaphysique », in Essais et Conférences (1954), trad. André Préau, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1980, p. 110.

Une connaissance sympathique de la nature, ai-je dit. N'est-ce pas précisément ce qui se cherche, aujourd'hui, à travers l'« animalisme », ce courant qui fustige l'anthropocentrisme de la morale et des droits, et milite pour qu'un principe d'égalité considération des intérêts s'appliquent aux individus, indépendamment de l'espèce à laquelle ils appartiennent ? Rien de plus « sympathique » envers la nature, a priori, qu'une telle attitude. À ceci près que si sympathie envers les animaux interdit de les considérer comme des machines à notre entière disposition, elle veut aussi qu'on les considère pour ce qu'ils sont – autrement dit, certainement pas comme « des êtres humains comme nous ». Au demeurant, fonder le respect dû aux animaux sur une remise en cause de la singularité humaine est hautement contradictoire. Il semble bien, en effet, que ce soit une singularité humaine que de se préoccuper du sort des autres espèces ! En réalité, le rejet de toute violence envers les animaux ne traduit pas seulement la sympathie éprouvée à leur égard, il provient également de l'antipathie éprouvée à l'égard de sa propre animalité, qui veut que l'on ne vive pas uniquement d'air et de lumière, mais aussi de nourritures plus consistantes, dont la substance d'autres animaux fait partie. Au fond, animalistes et transhumanistes sont faits pour s'entendre : les uns et les autres détestent la chair. J'ajoute au passage que ceux qui croient, en ne consommant aucun produit animal, éviter toute violence envers les animaux, trahissent leur ignorance totale de l'agriculture, qui suppose une lutte soutenue contre quantité d'animaux. Mais passons.

Saint Augustin a défini la vertu comme un ordo amoris<sup>10</sup>, un ordre au sein duquel chaque objet reçoit le genre et le degré d'amour qui lui est approprié. C'est un tel genre et degré d'amour approprié envers les animaux que Péguy cherchait à saisir, lorsqu'il a écrit que « les hommes ont envers les animaux le devoir d'aisance, parce que les animaux sont des âmes adolescentes<sup>11</sup> ». Pareille formule indique ce que peut être, sur la nature, une domination hiérarchique, non despotique. Dans son examen de la pensée de Péguy, Hans Urs von Balthasar note que sa façon de considérer les animaux est plus importante qu'on ne le pense car, dit-il, « c'est à propos du règne animal qu'on peut toujours à nouveau juger si une philosophie est capable de comprendre, non seulement la matière et l'esprit, mais encore les formes de vie intermédiaires entre les deux<sup>12</sup> ». Ces formes de vie intermédiaires avec lesquelles la modernité s'est montrée si inapte à composer. Dans son Encyclopédie, à l'article « Encyclopédie », Diderot a ces propos programmatiques : « L'homme est le terme unique d'où il faut partir et auquel il faut tout ramener. » Je ne voudrais pas me rendre coupable, vis-à-vis des Lumières, de la même ingratitude que celles-ci ont témoignée à leurs prédécesseurs. Cependant, recueillir leur héritage, cela veut aussi dire se rendre attentif à ce que les Lumières n'ont pas su penser correctement. Le monde est fait de relations, et c'est folie de penser que des relations équilibrées pourront s'établir en ne prenant en considération qu'un seul terme – le terme humain. Au fil du temps, le règne de l'homme engendre un déracinement général, prélude à un effondrement général. À la suite des paroles de Diderot que j'ai citées, le même ajoute : « Abstraction faite de mon existence et du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature ? » Pour les raisons que j'ai essayé d'indiquer, il importe énormément.

<sup>10</sup> La Cité de Dieu, XV, 22.

<sup>11</sup> Marcel. Premier dialogue de la cité harmonieuse (1898), in Œuvres en prose complètes, éd. Robert Burac, 3 vol., Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1987-1992, t. I, p. 56.

<sup>12</sup> La Gloire et la Croix. II. Styles. Les aspects esthétiques de la Révélation, 2 vol., trad. Robert Givord et Hélène Bourboulon, Aubier, 1968-1972, t. II, « De saint Jean de la Croix à Péguy », p. 85, note 55.

